

FORUM

Mondialisation et Culture Chrétienne Un Nouveau Défi Pour l'École

CLAUDE MICHAUD

University of Ottawa

RÉSUMÉ: La mondialisation est le déclencheur de débats angoissés sur l'identité des individus et des nations illustrées dramatiquement par la montée des nationalismes exacerbés et des fondamentalismes religieux. La réflexion présente met l'accent sur le rôle de l'école dans la transmission de la culture chrétienne au Canada et donc de sa mission dans la construction de l'identité. La culture résulte du partage d'une histoire commune, d'une certaine vision de l'existence ou d'une religion, d'une langue et d'une organisation sociale. Or le christianisme, la religion dominante au Canada, pendant des siècles, est irréversiblement imbriqué dans le tissu constitutif de la nation. À l'heure du pluralisme ethnique et religieux, l'école doit-elle, et si oui, comment peut-elle transmettre un héritage autour duquel s'est créé, pour une part importante l'identité canadienne, au moment, ou justement, les pistes d'accès à l'identité sont brouillées?

ABSTRACT: Globalisation has created an anxious debate concerning the identities of both individuals and nations. One obvious consequence of this is the explosion of separatist movements all over the world. This paper focuses on the role of the school in the transmission of the Christian culture ingrained in Canada and the structuring of Canadian identity. Culture is the result of a shared history, life vision, religion, and language as well as the social organisation of a country. Christianity has been the dominant religion of Canada for centuries and is part of the very fabric of this country. When ethnic and religious pluralism exists, the question that arises is whether or not the school should transmit Christian heritage as part of our culture, and if the answer is yes, then how do we accomplish this in a manner that respects pluralism.

L'entrée dans le troisième millénaire s'avère à la fois fascinante et troublante. Fascinante parce que remplie de possibilités sinon de promesses d'avenir. Les réalisations scientifiques et technologiques, le phénomène de la mondialisation nous tiennent en haleine. Par contre, l'entrée dans le nouveau millénaire s'avère troublante aussi, parce que déchirée par les violentes crises d'identité qui traversent le monde, troublante ainsi parce qu'apparemment sans direction. Tout se passe en effet comme si la civilisation de demain s'instaurait par arrachements successifs aux certitudes d'hier sans trop savoir où logeront celles de demain.

Nous avons voulu dans la réflexion qui suit, aborder la difficile question de l'identité et donc de la transmission de la culture au Canada, à l'heure de la mondialisation. Notre interrogation principale porte sur la mission de l'école. Si on accepte le principe qu'il faut être citoyen de quelque part avant d'être citoyen du monde, on comprend que la culture d'un peuple constitue un des enjeux majeurs de notre époque. L'ouverture aux autres et la tolérance prennent leur appui précisément sur l'identité bien articulée de chacun et la connaissance de l'autre. Que peut faire l'école?

Deux enjeux sont en cause: celui de la langue et celui du sous-sol de notre culture, soit sa composante religieuse. Nous ne parlons pas du premier, sauf pour réaffirmer que le Canada jouit de deux langues officielles et qu'il convient de s'en réjouir. L'objet de la présente réflexion est le second. Dans la traînée de l'Europe, le Canada fait partie des pays de culture chrétienne. Le christianisme, en tant que religion dominante, a été un moteur décisif de l'organisation de ce pays sur presque tous les plans. Il a contribué à en façonner le visage.

La question qui se pose est la suivante: Entrée dans l'ère de la mondialisation, avec les risques énormes de nivellation de la culture et des crises d'identité qui surgissent un peu partout à travers le monde, quelle place l'école doit-elle accorder à la religion en tant qu'élément constitutif de cette culture imprégnée par la pensée chrétienne? Si on soutient que l'école doit lui accorder une place, on est forcé de s'interroger à savoir si les Canadiens veulent toujours s'embarrasser du débat sans fin, délicat et complexe de la religion à l'école, d'une part? D'autre part, comment assurer à la fois le respect des citoyens issus de traditions diverses, exprimant le pluralisme sous toutes ses formes présent en notre pays et à la fois dans notre propre tradition? Bref, l'école a-t-elle un rôle à jouer dans la construction de l'identité canadienne et donc dans la transmission de la culture qui nous a fait

individuellement et collectivement et ce au moment même où le pluralisme ethnique et religieux pourrait militer en faveur du contraire?

Après s'être arrêté un moment au phénomène de la mondialisation, qui force à aborder de façon neuve la question de la transmission de notre culture, nous tenterons d'en donner une définition tout en réfléchissant à son rapport à l'identité pour s'interroger par la suite à la mission de l'école.

La Mondialisation: Ombre et Lumière

La mondialisation constitue un des phénomènes les plus fantastiques qui vient marquer la longue marche de l'humanité. Elle a été rendue possible par deux révolutions, technologique et informatique. Elle est portée par le pouvoir financier. Elle est une histoire de communication et de vitesse de transmission de l'information et des personnes. C'est l'histoire de la rencontre des peuples, des cultures et des religions. Non seulement cette histoire se déroule sous nos yeux, mais nous la vivons. Nous sommes en quelque sorte entraînés dans une phase de mutation inédite dans l'histoire du monde. L'écrivain français Jean-Claude Guilbaud (2001, p. 16) pose la question: «Saurons-nous encore définir et défendre l'irréductible humanité de l'homme»? Bref, nous entrons dans une phase qui à la limite implique une nouvelle définition de l'humain.

Une nouvelle vision du monde

La mondialisation, c'est plus que le commerce et le triomphe du libéralisme économique même si l'un et l'autre occupent presque toute la place en ce moment avec le risque énorme de violence entre les plus démunis et les possédants qu'entraîne cette véritable religion du marché (Petrella, 1997). C'est aussi, en plus profond, l'émergence d'une nouvelle conscience collective du monde dans lequel on vit. Tout est en train de changer, notre vision du monde, nos modes de vie, notre conscience de la planète avec ses limites, notre sensibilité face aux autres peuples avec leur culture propre, notre perception de la religion dans la rencontre des grandes traditions religieuses de l'humanité, etc.(Shayegan, 1996). Présentement, elle est un déclencheur majeur de la crise d'identité qui traverse le monde. La montée dramatique des nationalismes exacerbés et celle des mouvements intégristes l'illustrent bien.

Vers la fin des années 1960, au moment où MacLuhan (1964) commençait à partager sa vision, il posait la question dérangeante des rapports entre les technologies de l'information et la civilisation. Il se

demandait si la mondialisation allait rapprocher les êtres entre eux, si elle engendrerait la fraternité universelle? Un certain réalisme l'empêchait de trop y croire. Quarante ans plus tard, un premier constat s'impose: les traits du gros village, en terme de solidarité et de fraternité véritable, ne sont pas encore apparus. L'émergence d'une conscience planétaire ne s'est pas matérialisée. On a même l'impression que c'est le contraire qui se produit. Loin de retrouver l'intimité et la sécurité du village, nous allons plutôt vers la grande ville mondiale anonyme et froide avec les risques inhérents d'accentuation des divisions entre les ethnies et les religions dans plusieurs pays et sur le plan mondial.

Une menace à l'identité?

Le mouvement irréversible vers la mondialisation ne devrait pas seulement préoccuper ceux et celles qui s'intéressent à la politique, à l'économie et à la technologie. Il est accompagné d'un danger bien réel, celui du nivelingement culturel qui met en danger une certaine façon «d'être humain» dans le respect de soi et de l'autre, ainsi qu'une certaine vision de la vie, de la personne, de la société (Bayart, 1996). Chacun d'entre nous est confronté à la question de son identité fondamentale. Il est aussi confronté aux choix des grandes valeurs qui président à la conduite de sa vie. Or le défi est de taille. «À partir du moment où l'ordre n'est plus prescrit d'en haut, écrit Hugues de Jouvenel (2001), nous sommes obligés de l'inventer par nous-mêmes.» Qu'on le veuille ou non, la mondialisation possède des composantes culturelles et idéologiques. Elle induit un discours sur le changement social tout entier qui frappe d'obsolescence les différences de jadis. La menace d'une polarisation du savoir et, avec elle, l'émergence de la pensée unique, célébrant la loi du marché, est trop évidente pour ne pas s'en soucier.

Une réalité ambiguë

Quoi conclure sur ce phénomène de la mondialisation? Ici comme dans les autres grandes réalisations humaines tout, d'une part, dépend des choix que nous ferons (Vedrine, 1999). L'enjeu est énorme. Des choix décisifs vont s'imposer au moment même où on a l'impression que la conscience et le jugement «fout le camp» selon l'expression du sociologue Jacques Grand'Maison (2000). D'autre part, le phénomène est certes trop neuf pour prétendre être arrivé à une conclusion péremptoire. Le moins que l'on puisse dire c'est que nous sommes individuellement et collectivement confrontés à une réalité ambiguë. De nombreux

observateurs croient voir en elle une nouvelle chance pour les grandes valeurs universelles de fraternité humaine, de solidarité entre les peuples et de justice mondiale. Je suis de ceux qui veulent y croire. Par contre, à l'évidence, la mondialisation n'entraîne pas automatiquement leur mise en place.

Qu'on le veuille ou non, en plus des problèmes de chômage et de l'élargissement de l'écart entre les riches et les pauvres, la mondialisation véhicule avec elle deux défis dont on voit déjà de façon dramatique les ratés, celui de la transmission de la culture et du même coup, celui de l'accès à l'identité avec les questions que cela posent à l'école.

Culture et Identité Dans la Construction D'un Pays

Un peuple ne se construit pas d'abord autour de convergences d'ordre politique et économique si importantes soient-elles. Ce qui donne à un pays sa physionomie véritable c'est l'âme qui l'habite, le souffle spirituel qui le porte et par suite les règles collectives dont il se dote.

L'entrée dans le 3e millénaire nous place devant des choix inéluctables. Des choix qui impliquent, le respect et donc la transmission de la culture propre à chaque peuple, au-delà de tout nivelingement, afin que soit protégée l'identité individuelle et collective de chacun. On ne saurait la perdre de vue, en effet, les valeurs universelles de fraternité et de solidarité entre les peuples prennent appui de façon irréductible sur l'identité bien établie de chacun. Sinon, ces valeurs deviennent inopérantes.

Comment définir la culture d'un peuple?

La culture, on l'a souvent dit, c'est l'âme d'un peuple, ses mythes, ses symboles, ses monuments, ses institutions, sa langue, sa religion. C'est la résultante du partage d'une terre et d'une histoire commune. C'est le partage d'une certaine vision de l'existence, d'une langue, d'une façon de célébrer la vie et d'enterrer ses morts. C'est une certaine organisation sociale et une manière d'être ensemble (Zais, 1976). Parler de la culture d'un peuple et des éléments qui sont constitutifs de l'identité des individus qui composent ce peuple, c'est parler de ce qui fait d'une collectivité qu'elle est différente, qu'elle est unique en raison de tout un ensemble de traits qui lui sont propres. Parler de culture, c'est d'être conscient, à titre d'exemple, qu'un monde sépare un canadien d'un

citoyen japonais avec sa langue, ses habitudes alimentaires, sa religion, ses pagodes, sa musique, et al.

Quelles seraient les composantes essentielles de la culture d'un peuple? Ethnologues, sociologues et anthropologues s'entendent pour affirmer que la langue et la religion ou l'idéologie sont les éléments fondateurs de la culture d'un peuple. La langue est le véhicule privilégié de la culture d'une collectivité. La religion, ou, encore une fois, l'idéologie qui en tient lieu avec son univers de croyances, en est le sous-sol. En ce sens, on peut dire, que la religion est à la culture ce qu'est le ferment est à la pâte.

Selon l'historien Arnold Toynbee (1987), il n'est pas aucune civilisation qui n'ait été religieuse. Il n'y a pas de peuple sans religions. Partout, la religion préside pour une large part à la construction de l'identité individuelle et collective, même si, déjà à la fin du 19^e siècle Durkheim (1893/1960) faisait observer qu'elle occupait de moins en moins de place dans l'organisation de la vie sociale et des réflexes des individus.

On ne peut définir le Canada, en effet, sans être saisi par la place décisive tenue par la religion Chrétienne en tant que religion prédominante au cours des siècles de notre histoire. Le Christianisme a présidé pour une large part à la vie de ceux et celles qui, à l'origine, sont arrivés d'un peu partout à travers le monde, surtout de l'Europe. Il lui a donné son âme en même temps qu'il a présidé à la mise en place de plusieurs de ses institutions de base. C'est, inspirés par leur foi que des femmes et des hommes, en grand nombre, se sont préoccupés des malades, ont mis en place les premiers hôpitaux, ont assumé les premiers établissements scolaires et ce jusqu'à un passé encore tout récent. Sur le plan politique, l'on se souvient aussi de ces représentants du peuple, qui au nom de «l'évangile social,» ont travaillé à la mise en place des règles et des lois qui ont fait du Canada un pays où l'équité et le partage ont un impact réel sur la vie des citoyens.

Mais voilà, le pluralisme ethnique et religieux, maintenant accentué par la mondialisation, créent une situation nouvelle. Cet héritage est-il appelé à disparaître sous le poids de la pluralité? Parler encore de l'âme d'un peuple fait-il encore du sens? La situation nouvelle devrait-elle marquer la fin de la transmission de la culture canadienne dans ce qu'elle comporte d'inédit? Je ne le crois pas. L'acquis d'hier est une garantie précieuse de l'avenir. L'ensemble de nos institutions sociales doit assumer la responsabilité de la transmettre sous toutes ses formes et dans toutes ses composantes. Cette position force à s'interroger, en

particulier, sur le rôle que l'école peut jouer et dès lors sur le rapport entre la culture d'un peuple et les voies d'accès à l'identité. Cette réflexion permet de mieux cerner la complexité de l'enjeu auquel l'école est présentement confrontée. Elle permet aussi d'entrevoir la tâche qui lui revient.

Le rapport entre culture et identité

Qu'en est-il du rapport entre la culture et l'accès à l'identité individuelle et collective ? Le lien entre culture et identité est intime. Ce qui permet à un individu de se dire à lui-même et aux autres qui il est, tient au fait qu'il est né dans tel pays, dans telle famille, qu'il a fréquenté telle école, qu'il a fréquenté telle institution. Ce sont ces éléments qui lui ont transmis une langue, un certain regard sur la vie, une religion ou une idéologie autre, autour desquels sont organisées ses croyances personnelles et ses valeurs.

On comprend que les changements qui affectent la société ont un impact décisif dans la construction de l'identité. Les choses se compliquent, comme c'est le cas présentement, lorsque la rapidité et la profondeur des transformations viennent bouleverser l'ensemble des repères autour desquels une communauté humaine se ralliait, tout en lui renvoyant une image d'elle-même. La remise en question générale des institutions, à laquelle les églises n'ont pas échappé, a privé les jeunes générations d'une source importante de sens et rendu plus difficile la construction de leur identité. La mondialisation rend encore plus précaire les repères à partir desquels chacun se définit. L'éclatement apparaît à l'évidence pour peu que l'on observe la profonde rupture entre les générations. Les jeunes générations incarnent certes les voies de l'avenir, mais il faut bien le reconnaître, ils sont aux prises avec un processus d'identité aux repères de plus en plus flous (Grand'Maison, 1992a, 1992b).

Les routes exigeantes de l'accès à l'identité

La construction d'une identité constitue une tâche majeure dans le développement de l'individu. Le chantier bat son plein à l'adolescence alors que le jeune est tout entier occupé à découvrir et à démontrer qui il est. En effet, l'adolescent est appelé à opérer, en utilisant ses nouvelles capacités d'intégration, la synthèse de ses acquis antérieurs sur sa personne afin de se façonner une image de lui-même distincte des identifications enfantines. Cette identité se construit par une prise en

compte personnelle de valeurs, d'idéologies politiques et sociales ainsi que de positions religieuses et philosophiques plus ou moins en continuité avec celles véhiculées dans sa communauté. Elle passe donc par une expérience d'appartenance.

Erikson a proposé plusieurs définitions de l'identité en même temps qu'il a décrit les routes sur lesquelles l'adolescent s'engage pour y accéder à notre époque. En gros, il s'agit pour l'adolescent de devenir «une personne totale capable de se prendre en main» (Erikson, 1968, p. 128). Il met l'accent sur trois éléments de base. Selon lui, l'identité correspond à un sens d'être une personne unique; un sens d'une solidarité avec sa communauté; et un sens de la continuité de l'expérience passée, présente et future. La synthèse des identifications enfantines, les images de soi actuelles et les exigences sociales anticipées s'intègrent en une identité du moi unique; identité reconnue et acceptée par la communauté. Ce qui implique une crise profonde qui se dissipe graduellement «à travers les nouvelles identifications avec le groupe des pairs et des personnes significatives en dehors de la famille» (p. 128).

Ce passage coïncide avec le moment où l'adolescent prend des engagements stables, sérieux, réfléchis, conformes à ses expériences intérieures et à ses aspirations profondes (Lavoie, 1994). Selon Marcia (1980), c'est lorsque l'adolescent prend une position ferme au niveau d'une idéologie, d'une profession et de la sexualité, qu'il accède à une identité réalisée. La tentation à laquelle plusieurs adolescents succombent, c'est de remettre, plus ou moins consciemment, à plus tard l'exploration et l'engagement. Dans son livre, *Interminable Adolescence*, le psychanaliste français, Tony Anatrella (1988), explique que ce phénomène propre à notre époque tient à la difficulté d'insertion des jeunes dans une structure économique qui se passe bien d'eux.

La construction est l'œuvre de l'adolescent. Elle implique un remaniement radical de la dimension spirituelle de l'être. Dorénavant sa vision de la vie, ses croyances, ses valeurs, le lieu de ses engagements et de ses intérêts seront vraiment les siennes. Plus personne n'aura fait les choix à sa place. Entre la phase de l'ébranlement des convictions acquises à l'enfance et la construction d'une vision personnelle de la vie, on le sait, le chemin à parcourir est long et exigeant. Notre époque le rend particulièrement difficile. Qui les aidera à découvrir les critères susceptibles de les habiliter à faire des choix?

Certes, il s'agit d'une tâche dont la société globale est responsable. Erikson (1964, p. 87) souligne que «les cultures, les sociétés, les religions offrent à l'adolescent une certaine sagesse.» Mais voilà, en ceci le rôle de

l'école est décisif. Puisque, après la famille, elle est le milieu de vie où enfants et adolescents passent le plus de temps et donc sont sujets à y subir le plus d'influence, il est donc normal de s'interroger à neuf à savoir quel rôle elle peut jouer dans la transmission de la culture adaptée à la conjoncture mondiale présente.

Nous partons d'une triple conviction: la première, que l'éducation c'est un peu comme une seconde façon de mettre au monde l'être humain en l'aidant à développer toutes ses potentialités et à devenir un être qui sait qui il est, donc un individu libre et responsable. Et que l'école y joue un rôle déterminant. La seconde: que l'école, tous systèmes confondus, est appelée à faire œuvre d'éducation intégrale. C'est dire qu'aucune dimension de la personne ne peut être négligée, dont sa dimension spirituelle lieu de sa structuration identitaire. La diversité des régimes ou des systèmes, public ou confessionnel, ne représentant que des modalités différentes dans la poursuite de la même tâche. La troisième : qu'il n'est pas de formation intégrale de l'enfant et de l'adolescent sans que lui soit transmis ce qui constitue l'essentiel de son propre héritage. Telle est la route obligée de la construction de l'identité individuelle et collective.

La Mission de L'école À L'heure de la Mondialisation

Pour reprendre la formule de l'humoriste Québécois Yvon Deschamps, nous partons de la question: «l'école, à quoi ça sert?» Si on est toujours d'accord pour répéter que les sociétés se paient un système scolaire afin que les enfants apprennent à lire, à écrire et à compter, on sait bien que l'école a plus à faire que cela. Elle doit aussi ou en même temps, outiller l'enfant, l'adolescent de sorte que ce dernier puisse être non seulement un citoyen capable de subvenir à ses besoins tout en assumant sa part de responsabilités sociales, mais aussi un individu qui arrive à donner un sens au monde, ainsi qu'un sens à sa vie, au fur et à mesure qu'il découvre qui il est.

La mission de l'école est énorme, il faut le reconnaître. On lui en demande beaucoup. Trop, diront certains. Pourtant l'objectif à poursuivre est incontournable. Il s'agit d'accueillir l'enfant, l'adolescent tel qu'il est dans le respect de ses potentialités et de son devenir. Bien sûr, l'école n'est pas seule à relever le défi d'une formation intégrale des enfants et des jeunes. La famille demeure le milieu de vie irremplaçable des expériences premières d'amour, de loyauté, de solidarité, et de vérité sur lesquelles s'enracinent et se développent tout au long des années de

l'enfance et de l'adolescence les attitudes humaines et spirituelles de base.

Mais voilà, l'école est appelée à poursuivre et à élargir l'œuvre commencée. Sa mission, tout entière centrée sur les élèves, c'est de leur «apprendre à être» en les accompagnant sur la route exigeante de l'accès à l'autonomie personnelle et au sens de la responsabilité. Ceci implique la transmission de l'héritage culturel et du même coup la découverte de la vision spirituelle ou de la religion qui la sous-tend. L'enfant, l'adolescent sont ainsi entraînés plus loin dans la compréhension de l'espace qu'occupe la transcendance dans le cheminement de l'humanité. Loin d'être laissé en veilleuse, sinon exclue de l'école, la spiritualité, liée à l'étude du phénomène religieux qui en rend compte et la véhicule, doit y être pleinement insérée, comme un élément essentiel du projet éducatif sinon nous serons responsables d'un véritable désastre culturel.

La formation à la citoyenneté visant à la participation libre et critique de chacun à la société démocratique, habité par les valeurs de justice et de paix, est un objectif noble à poursuivre. Mais il est insuffisant ou incomplet. Il lui manque la référence au divin en qui s'enracine l'expérience spirituelle et le sens à la vie. Il lui manque la clef de voûte sur laquelle repose tout projet humain qui débouche sur une humanisation véritable Dans toutes les cultures, écrit le psychanalyste Allemand Eugen Drewerman (1992), la religion a pour rôle de fournir une clef de voûte à ce qui n'est que construction et disposition humaine en même temps que de proposer des lieux où il soit possible de chercher asile auprès de l'absolu en passant de l'activité à l'écoute, de l'avoir à l'être, des projets à l'espérance, du jugement au pardon, bref, du fini à l'infini. Dès lors, la tâche qui s'impose est de découvrir comment la religion peut jouer son rôle et répondre aux attentes des jeunes dans le contexte de la sécularité et du pluralisme.

L'accès à ses racines

Un des risques les plus sérieux de notre époque et du même coup une des privations les plus graves pour les nouvelles générations, c'est d'être coupé de ses racines. Les bouleversements culturels, qui traversent notre société, militeraient à première vue, en faveur d'une école qui réduit son activité à la seule communication des savoirs sans se préoccuper de la dimension spirituelle de l'enfant et de l'adolescent et donc pour une large part des préoccupations profondes qui les agitent intérieurement. Mais ce serait une grave erreur que d'aller en ce sens.

La transmission du patrimoine culturel unique qui a façonné ce pays représente pour l'école un défi qui va plus loin que celui de l'intégration de l'informatique. Comment comprendre le présent si on est coupé de son passé? Pour savoir où il va, l'individu a besoin de savoir d'où il vient. Comment construire l'avenir si l'on ne connaît pas et si nous ne pouvons évaluer la qualité des routes foulées par les générations qui nous ont précédé? Enfin, si ce n'est pas à l'école que les jeunes peuvent parler de leurs croyances et de leurs valeurs, exprimer leurs sensibilités, discuter amitié, sexe, religion, déceptions et souffrance, où le feront-ils?

La religion et la culture

L'école, par définition, est à la fois tournée vers le passé et préoccupée par l'avenir. Sa mission est de plonger dans la richesse acquise dans tous les domaines, mathématique, science, littérature, histoire afin de les léguer en quelque sorte aux enfants et aux jeunes, génération après génération. La religion occupe donc une place importante.

«Il n'y a pas de société durable sans une certaine transcendance de nature religieuse,» écrivait Émile Durkheim (1912/1960), le père de la sociologie moderne, pour qui la place du spirituel et du transcendant était incontournable. Quatre-vingt ans plus tard, Drewermann (1992), reprend la même pensée et l'explicite ainsi: «La société moderne toute séculière qu'elle soit devenue est affectée par la religion. Les individus qui la composent sont religieux Une société privée d'espace de gratuité, ne peut que suffoquer.» «Si Dieu existe, écrit de son côté le psychologue Jean-Luc Hétu (2001), et que les humains sont ses créatures, c'est toute l'humanité qui se trouve conviée à la quête spirituelle» (p. 8). Une quête qui s'avère incontournable.

Bref, de même qu'un individu ne peut avancer dans la vie sans son univers de croyances et de valeurs, de même un pays ne peut se définir ni fonctionner sans être porté par ses mythes collectifs et ses pratiques rituels. Malgré la complexité de la tâche, et disons-le, la nécessité de se redéfinir, dans le contexte actuel, l'école d'aujourd'hui, doit assumer la responsabilité de donner aux jeunes une formation rigoureuse touchant l'ensemble du phénomène religieux. Elle doit non seulement les éclairer au sujet de leur propre religion, mais aussi, les guider dans la découverte des critères qui leur permettent de faire des choix personnels. Elle doit les sensibiliser à la riche diversité des autres grandes traditions religieuses, et ce, dans le contexte plus large de la modernité ou de la sécularité. Enfin, l'école doit aussi amener les jeunes à prendre

conscience que plus aucune religion ne peut s'arroger le droit d'imposer sa vision ou ses principes à la société globale.

La religion chrétienne et la culture Canadienne

Le Canada fait partie des pays dit de culture chrétienne. Mais dans la conjoncture présente, où se conjuguent la crise des Églises et les retombées ambiguës de la mondialisation, il est difficile d'éviter la question à savoir qu'est-ce qui en restera? En dehors des clochers des églises qui font partie du panorama de nos villes et de nos villages, demeure-t-il une valeur suffisante dans l'édification de notre société pour que l'on se préoccupe de le transmettre aux nouvelles générations. Le pluralisme ethnique et religieux le rend-t-il encore possible? Le rend-t-il encore désirable? Bref, si l'on peut être d'accord pour reconnaître que la contribution du christianisme à l'édification du pays a été déterminante, on ne peut certes pas éviter de se questionner en ce qui concerne l'avenir?

Reconnaissons qu'il n'est pas facile de trancher. Sans doute faut-il ressaisir que le christianisme en tant que philosophie ou en tant qu'idéologie a été et demeure une source d'inspiration remarquable par les valeurs qu'il promeut, telles la dignité humaine, la justice sociale, l'appel à la fraternité, la défense des faibles, la lutte contre les inégalités etc. En ce sens la vision de l'homme qu'il propose est inégalée. Pour l'historien français René Rémond (1999) le christianisme a été un ferment indéniable de civilisation. À l'évidence le projet de société qu'il propose est utopique. Mais n'est-ce pas l'utopie de la fraternité universelle qui empêche les humains de se détruire? En d'autres mots, c'est de la conviction que la vision chrétienne de l'existence et le projet de société qui en découlent, sont susceptibles d'éveiller et de soutenir le rêve qui sommeille dans le cœur et l'esprit des jeunes générations, en plus de leur fournir des raisons de vivre, que la décision de transmettre l'héritage sera prise.

En passant d'une épaulement à l'autre, écrit France Quéré (1995, p. 122), les héritages sont secoués, les traditions revues, commentées, rajeunies. Travail nécessaire de la permanence désirée. Tout continu des rêves profonds de justice, de fraternité qui habite le cœur de l'homme, mais retravaillé, reformulé À partir des héritages, on fait œuvre créatrice.

Les religions ne sont pas le poids mort du passé. Elles sont sa mémoire vivante et féconde à partir de laquelle chaque génération est appelée à construire. Il ne s'agit pas d'imposer une tradition paralysante ou

dépassée. Il s'agit de proposer une certaine vision du monde, de la vie, de la mort, de l'amour, une vision sans cesse reprise et reformulée génération après génération et qui leur fournit des raisons d'espérer et de vivre. Le poète français, François Fabie, le dit à sa manière: «La sève des printemps jaillit des feuilles mortes à l'automne.»

École publique et école confessionnelle au Canada

Il est permis d'affirmer que la mission de transmettre l'héritage culturel du Canada sans négliger son enracinement chrétien est, en principe, une tâche qui revient à l'école, tous systèmes confondus. Il est important, dans cette perspective, d'évaluer la performance de chacun et de tenter d'entrevoir comment l'un et l'autre sont appelés à assumer cette tâche à l'heure de la mondialisation. Les quelques observations qui suivent n'ont pas la prétention de dire le dernier mot sur la définition que donne d'elle-même l'école publique ou celle que se donne l'école confessionnelle ni de régler les débats sur leurs rapports parfois tendus par une compétitivité, souvent de bon aloi dont il convient de se réjouir. Au départ, un fait doit être souligné, à savoir que la clientèle de l'un et l'autre régime tend à se ressembler de plus en plus. Ce qui force à modifier dans une certaine mesure les règles mises en place par l'une et l'autre tout en affichant leurs différences par ailleurs significatives. Comment se situent ces deux régimes scolaires l'un par rapport à l'autre et à quels besoins répondent-ils?

L'école publique est en principe neutre sur le plan religieux en ce sens qu'elle se défend de toute allégeance à une religion particulière dont elle ferait la promotion. La délicate question de la gestion du pluralisme ethnique et religieux constitue une préoccupation constante. Les cours de formation de base, axés sur les valeurs, la morale et le phénomène religieux veulent s'appuyer exclusivement sur une philosophie humaniste. Sa tâche, telle que définie présentement, consiste à former des citoyens responsables et des producteurs efficaces sur le marché du travail.

La définition de l'école confessionnelle est plus complexe. Ici, le pluralisme se fait encore plus dérangeant : comment gérer dans une école liée à une religion particulière, en l'occurrence catholique, les élèves de multiples affiliations religieuses qui optent pour cette école plutôt que l'école publique parce qu'ici «on parle officiellement de Dieu.»

Dans cette école, les cours de formation, axés sur les valeurs, la morale et la religion, sont fondés en principe sur un humanisme ouvert enraciné sur ce qui est au cœur du christianisme. La tâche poursuivie en

ce moment par l'école confessionnelle, est d'aider les enfants et les adolescents à se définir en tant qu'être religieux tout en leur transmettant l'essentiel de leur propre héritage spirituel.

Un mission à redéfinir

La diversité des grandes traditions religieuses, dorénavant à nos portes, forcera les croyants comme les autres à s'interroger par rapport au phénomène religieux en lui-même, sur la variété des expériences religieuses de l'humanité, en même temps que sur le sens et la portée de sa propre expérience, ce qui implique une réflexion plus personnelle sur son enracinement.

Pour une plus forte proportion de croyants, les religions cesseront d'apparaître comme une création miraculeuse des dieux pour être vu comme des institutions qui ont émergé au long des siècles à l'intérieur d'une quête de sens jamais terminée. Sagesse des peuples, certaines remontent dans la nuit des temps, d'autres, tirent leur origine de la pensée de mystiques et de prophètes qui, inspirés par Dieu, ont proposé une route qui répond au besoin de transcendance inscrit au coeur de l'humanité. Toutes, elles constituent un fondement important de la qualité de vie de leurs adeptes. S'il est moins probable que, dans le passé, la religion ait valeur de structure dominante orientant en totalité le sens qu'un individu donne à son existence, Marcel Gauchet (1985, 1998) parle de «sortie de la religion.» Se réfugiant de plus en plus dans le privé, la religion tient de moins en moins le rôle de «définisseur» au sein des enjeux d'ordre politique, social, éthique et al. de la société moderne. La modernité se caractérise justement par l'établissement d'un nouveau rapport entre Religion et État. Il n'en reste pas moins vrai toutefois que, pour la majorité des individus, la religion demeure un repère et un point de convergence important, non seulement dans la conduite de sa vie, mais aussi dans la façon de se voir soi-même et de se définir. «La croyance, les croyances, écrit Gauchet, se muent en identités.»

Ces transformations de la sensibilité religieuse de nos contemporains créent le contexte nouveau à l'intérieur duquel l'école doit redéfinir sa mission de transmetteur de la culture propre au Canada. Que le développement de la dimension spirituelle des jeunes doive emprunter de nouvelles voies constitue une évidence. Si les deux régimes, public et confessionnel, poursuivent une tâche commune, en ce qui touche la transmission de la culture canadienne, il reste que les modalités d'action de chacun des deux sont appelées à revêtir des accents différents.

L'école publique

Une nouvelle définition de la mission de l'école publique s'impose. Si elle assume pour sa part la transmission de l'héritage culturel canadien, elle devra dorénavant, mettre davantage en relief l'essentiel de la tradition religieuse chrétienne qui la sous-tend. Il ne s'agit pas d'en faire une école confessionnelle, mais il s'agit d'offrir une réponse éclairée à un besoin des nouvelles générations en quête d'identité. Entre le risque de nivellement de la culture et le volte-face radical des nationalismes, il y place à une autre voie, celle d'une fierté suffisante d'être ce que l'on est, qui permet d'accueillir et de comprendre les autres si différents de soi avec ce qui fait leur fierté. En faisant de la transmission de la culture canadienne et de la vision profonde qui l'a animée une préoccupation majeure, l'école publique donne aux jeunes un sens d'appartenance et contribue à projeter l'image distinctive du pays choisi par ceux et celles qui y débarquent.

Comment les jeunes générations comprendront-ils autrement les noms donnés à nos villes et villages, les églises par milliers semées à travers le pays, l'engouement au temps de Noël pour le Messie de Haendel, notre organisation social profondément inspirée de la vision chrétienne de l'existence, etc. Comment les jeunes générations pourront-elles construire leur identité si elles ne savent rien de leur passé. Enfin, comment ceux qui arrivent au Canada sauront-ils qui nous sommes, si les Canadiens sur place en arrivent à ne plus trop savoir qui ils sont? Bref, l'on ne saurait assurer la transmission de la culture du Canada sans donner davantage d'espace à la vision chrétienne qui la sous-tend. Ceci remet nullement en question l'apport culturel précieux des nouveaux arrivants de toutes nationalités qui enrichissent la mosaïque canadienne. Il s'agit, tout en respectant et, disons-le, tout en célébrant la diversité d'affirmer la culture dominante qui donne au Canada le visage qui le rend désirable.

Si les valeurs liées à la science et à la technologie peuvent à leur propre niveau contribuer à l'amélioration de la condition humaine, elles ne peuvent par contre répondre à toutes les questions. Il faut recourir à un autre niveau de réflexion en vue de découvrir des éléments de réponses aux interrogations fondamentales de l'existence. Bref le projet éducatif implique le questionnement exigeant sur le sens de la vie, sur ce qui est capable de l'inspirer et de fonder l'espérance. N'est-ce pas là où s'enracine tous projets humains? Il passe par l'histoire profane et religieuse, par la philosophie, par l'accès aux sagesses ancestrales sans quoi, selon l'expression du philosophe français Michel Serres (1991), «le

savoir équivaudrait à l'ignorance irresponsable qui produirait alors de ses mains un nouveau monde sans âme. Privées de ces leçons multi-millénaires, les sciences formeraient des experts éminents à devenir de jeunes brutes ou des sauvages.»

Les éducateurs et les éducatrices doivent donc avoir l'habileté et en certains cas le courage de créer un espace qui rende possible cette formation. Si c'est à la famille et à la communauté que revient essentiellement la tâche de guider les enfants et les jeunes de l'école publique dans l'appropriation de leur tradition religieuse propre, il revient à l'école de créer un contexte favorable à cet apprentissage. Il se peut qu'au niveau secondaire la voie suivie par l'école publique soit assez proche de celle suivie dans l'école catholique. La différence tiendrait à une réflexion plus poussée dans cette dernière sur le spécifique de la religion chrétienne à l'intérieur d'une étude du phénomène religieux et de la pluralité religieuse. Ajoutons que si l'école publique au Canada ne doit pas se livrer au prosélytisme, elle doit, par ailleurs, rendre compte de la philosophie religieuse qui a présidé à la construction de ce pays sans préjuger de l'avenir.

Il reste à souligner, et ceci vaut pour les deux systèmes, que les maîtres sont appelés à l'intérieur de cette démarche à développer une attitude à la fois d'ouverture et d'humilité profonde. Le défi inévitable qu'ils ont à relever à un moment ou l'autre consiste à mettre les jeunes en contact avec un Dieu qui ne peut pas être compris et avec une réalité qui ne peut pas être contrôlée. Michel Serres (1991) résume bien l'enjeu:

La transmission du savoir religieux, affirme t-il, est une transmission obscure. Nous ne comprenons pas tout Mon père m'a transmis des contenus obscurs qu'il ne comprenait pas. Que je n'ai pas pu mieux comprendre. Peut-être dois-je les transmettre à mes enfants. Plus je vieillis, plus j'évalue de façon positive des transmissions de savoir non dominés ... Si vous n'apprenez que ce que vous comprenez, vous n'apprendrez pas grand-chose. C'est le temps qui permet de comprendre. C'est la vie qui comprend!

L'école confessionnelle

Si école publique et école confessionnelle assument, pour l'essentiel, la même mission, la question se pose non moins de l'apport spécifique de cette dernière? Parler du développement de la dimension spirituelle de la personne et d'école confessionnelle dans un milieu relativement homogène peut sembler aller de soi. Dans la réalité, les choses ne sont pas si simples. Les remarques formulées dans les lignes qui suivent

s'appliquent surtout aux écoles confessionnelles catholiques, compte tenu de la place qu'occupent ces écoles, sous divers statuts juridiques, d'une province à l'autre à travers le Canada.

L'école confessionnelle vise à donner un enseignement de qualité en même temps qu'elle veut contribuer au développement de la dimension spirituelle de la personne en transmettant l'héritage chrétien inhérent à la culture canadienne. La tâche des enseignantes et des enseignants, au niveau primaire, consiste à compléter ce que l'enfant a déjà reçu au foyer en mettant en relief, au fur et à mesure de son évolution intellectuelle et psychosociale, l'aspect rationnel de la foi ainsi que la place des valeurs morales dans les rapports humains.

Dans cette perspective, l'interaction famille-école s'avère précieuse pour ne pas dire indispensable. L'école, à elle seule, ne peut assurer la transmission de la foi, pas plus que l'implantation des valeurs et le développement de la conscience morale. L'initiative revient à la famille. La sociologue Québécoise Micheline Milot (1991) a mis en relief la tentation chez de nombreux parents, plus ou moins désemparés, de se décharger sur l'école de leur responsabilité en matière de formation spirituelle, comme, d'ailleurs présentement, en bien d'autres domaines. Les éducateurs en milieu scolaire sont là pour prêter main-forte, non se substituer à la responsabilité des parents.

Si cet objectif peut être poursuivi au secondaire, la démarche par contre doit être radicalement transformée. Ici, l'éducation de la dimension spirituelle de l'individu consistera moins à s'approprier son héritage que d'en vérifier la pertinence et la signification dans la mise en place de ses croyances ou de sa foi, de même que dans la construction de son échelle de valeurs. Les voies d'accès à cette expérience sont donc tout autres qu'à l'enfance

L'objectif poursuivi est de contribuer au développement de l'adolescent dans le respect de son cheminement accordé à cette étape charnière de la croissance. L'école confessionnelle ne saurait être un milieu qui rétrécit l'horizon. Au contraire, sa mission consiste à ouvrir le jeune à la richesse du patrimoine religieux de l'humanité. Mais, elle doit, à l'intérieur de la même démarche, s'assurer que le jeune découvre la richesse de son propre héritage comme lieu d'inspiration, de sens et d'identité. En ceci, l'école est appelée à constituer, en lien avec la famille et la communauté religieuse d'appartenance, un espace précieux dans la vie du jeune, alors qu'il est confronté au plan de sa foi et des ses valeurs aux choix qui éclaireront son existence.

L'école du 21^e siècle: Identité et fraternité universelle

La formation à la tolérance entre les ethnies, leur culture et la religion qui les sous-tend doit, dans le contexte sociétal présent, constituer une des préoccupations majeures de l'école. Ce défi majeur se double d'un second souci non moins important celui de la conservation et donc de la transmission de ses racines culturelles propres. Comment conjuguer les deux de façon harmonieuse? On s'interroge depuis assez longtemps au Canada, à savoir lequel des deux régimes scolaires, public ou confessionnel, est le plus susceptible de former à la tolérance. L'interrogation devra dorénavant aller plus loin. Dans un régime comme dans l'autre, il faudra se questionner à nouveau au sujet de ses objectifs et de ses stratégies tant pour créer un climat éducatif d'accueil de l'autre que pour affirmer ce que l'on est.

Si, l'école publique est en principe ouverte au pluralisme ethnique et religieux, elle doit éviter de sombrer dans une certaine neutralité paralysante et réductrice sous prétexte du respect de la diversité. La neutralité complaisante du passé a fait son temps. La place donnée à l'étude de la culture canadienne avec son enracinement chrétien devra se situer dans une démarche respectueuse de la diversité sans perdre son âme pour autant.

Si de son côté, l'école confessionnelle est en principe bien outillée pour assurer cette ouverture de l'esprit et du cœur sur laquelle se fonde la tolérance, il reste qu'elle doit résister à la tentation des dogmatismes faciles. Elle doit refuser de se faire la courroie de transmission de certaines positions irrécevables de l'Église susceptibles de discréditer son action. Le rapport qui existe entre l'école catholique et l'Église risque en effet d'entraîner la première à se mettre au service des dogmes de la seconde. On se souviendra que c'est la religion en tant que source d'inspiration qui est au service de l'école et non l'inverse. Enfin, l'insistance sur l'héritage chrétien en tant que composante inhérente à la culture canadienne devra être présenté comme une richesse humaine et spirituelle parmi d'autres à découvrir.

La mondialisation rend aiguë la question de l'identité. Elle ouvre par ailleurs la porte à la fraternité universelle. En ce sens, notre époque est appelée à marquer un progrès sur le long chemin de la civilisation du fait qu'elle permet de toucher à la richesse spirituelle de l'humanité exprimée dans la variété des cultures et des grandes traditions religieuses qui sont un peu l'âme de chaque peuple. Ce que l'on ne peut oublier, par contre, c'est que la capacité de célébrer cette richesse suppose que chacun sache conserver la sienne.

C'est en se confrontant à ce défi, qu'à l'aube du 21^e siècle, l'école doit redéfinir sa mission éducative. Au plan académique, l'école publique et l'école confessionnelle définiront les modalités propres à chacune en vue de la transmission de la culture canadienne dans sa totalité dans le respect du pluralisme ethnique et religieux de notre époque. Au plan humain, les deux viseront à créer un climat de convivialité favorable à la compréhension de la culture de l'autre. On ne comprend bien que celui ou celle que l'on aime. Si la tolérance et le respect de l'autre passe par la découverte de ce qu'il est, on sait aussi que seule l'ouverture du cœur permet de l'accueillir dans ce qu'il a d'unique. Or disons-le, l'ouverture de l'esprit et du cœur n'est l'apanage d'aucun système. Ce qui importe c'est que dans l'avenir les deux s'y emploient à fond et contribue ainsi à faire du Canada un pays convoité parce qu'il fait bon y vivre.

BIBLIOGRAPHIE

- Anatrella, T. (1988). *Interminable adolescences*. Paris: Cerf.
- Bayart, J.-F. (1996). Du culturalisme comme idéologie. *Revue Esprit*, 220.
- De Jouvenel, H. (2001). Pour un nouvel humanisme. *Futuribles*, 260, 5.
- Drewermann, E. (1992). *De la naissance des dieux à la naissance du Christ*. Paris: Seuil.
- Durkeim, E. (1960). *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (4^e éd.). Paris: Presses universitaire de France. (Original work published 1912)
- Durkheim, E. (1960). *De la division du travail social* (7^e éd.). Paris: Presses universitaires de France. (Original work published 1893)
- Erikson, E. (1964). *Insight and responsibility*. New-York: Norton.
- Erikson, E. (1968). *Identity: Youth and crisis*. New York : Norton.
- Gauchet, M. (1985). *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*. Paris: Gallimard.
- Gauchet, M. (1998). *La religion dans la démocratie*. Paris: Gallimard.
- Grand'Maison, J. (1992a). *Le drame spirituel des adolescents. Profil sociaux et religieux*. Montréal: Fides.
- Grand'Maison, J. (1992b). *Vers un nouveau conflit de générations*. Montréal: Fides.
- Grand'Maison, J. (2000). *Quand le jugement fuit le camp*. Montréal: Fides.
- Guillebaud, J.-C. (2001). *Le principe d'humanité*. Paris: Seuil.
- Hétu, J-L. (2001). *L'humain en devenir*. Montréal: Fides
- Lavoie, J. (1994). Identity in adolescence: Issues of theory, structure and transition. *Journal of Adolescence*, 17(1), 17-28.
- Marcia, J.E. (1980). Identity in adolescence. In J. Adelson (Ed.), *Handbook of adolescent psychology*. New York. Wiley.
- McLuhan, M. (1964). *Understanding media: The extensions of man*. New York: McGraw-Hill

- Milot, M. (1991). Une religion à transmettre ? Le choix des parents. Québec: Les presses de l'université Laval.
- Petrella, R. (1997). *Écueils de la mondialisation*. Montréal: Fides
- Quéré, F. (1995). *Le sel et le vent*. Paris: Bayard et Centurion.
- Rémond, R. (1999). *Les grandes inventions du christianisme*. Paris: Bayard.
- Serres, M. (1991). Éloge de l'obscurité. *Le Devoir*. 13 novembre.
- Shayegan, D. (1996). Le choc des civilisations. *Revue Esprit*, 220.
- Toynbee, A. (1987). *A study of history*. Abridged edition. (Adapted by D.C. Cornwell.) Oxford: Oxford University Press.
- Védrine, H. (1999). Mondialisation et souveraineté. *Revue des deux mondes*, Avril, 101-109
- Zais, R.S. (1976). *Curriculum principles and foundations*. New York: Crowell Co.

Claude Michaud est professeur de psychologie de l'éducation à la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa. Il s'est attaché pendant de nombreuses années à l'étude des étapes de la croissance et des éléments du développement humain. Plus récemment, il a centré sa recherche sur la dimension spirituelle de la personne. Intéressé à la transmission de la culture, il s'interroge sur l'héritage chrétien qui la sous-tend. Il est l'auteur de deux livres et a publié de nombreux articles. En décembre dernier 2001, il a reçu le prix R.W.B. Jackson du Conseil Ontarien de Recherche Pédagogique.